

— Bois-Rosé, mon père ! s'écria-t-il.

A cet appel, le chasseur tressaillit, puis, à une certaine solennité dans le geste, à quelque émotion dans la voix du jeune homme, il reconnut qu'il touchait à l'un des moments suprêmes de sa vie, et son cœur battit plus violemment encore qu'à l'approche du péril qui venait de les menacer. Pepe sentit aussi qu'il pouvait être de trop et s'éloigna discrètement de quelques pas.

— Mon père, répéta Fabian, car ce nom me sera toujours doux à prononcer, vous avez vécu dans les grandes villes d'Europe et dans nos déserts, et vous êtes à même d'apprécier la différence des uns avec les autres.

— Oui, répondit Bois-Rosé, pendant cinquante ans de ma vie j'ai pu comparer la pompe des villes à la magnificence des déserts.

— Ce doit être un beau spectacle que ces grandes cités où se pressent des milliers d'hommes, que ces palais élevés à côté les uns des autres ; on est heureux de pouvoir y vivre, n'est-ce pas ? Car un jour ne doit jamais ressembler à celui qui l'a précédé.

— C'est en effet bien beau, répondit ironiquement le chasseur, que ces grandes rues dans lesquelles la foule affairée vous coudoie sans cesse, et dans lesquelles le bruit des voitures vous assourdit ; que ces maisons où l'air et la lumière que Dieu prodigue dans les déserts vous sont parcimonieusement mesurés, où le pauvre meurt de misère sur son grabat au bruit des fêtes des riches, où...

Bois-Rosé s'arrêta court ; il comprit tout à coup qu'il faisait fausse route, et que c'était étouffer sur les lèvres de Fabian l'offre qu'il en attendait d'y partager la vie avec lui. Il est si naturel d'espérer ce qu'on désire ardemment ! Le chasseur s'interrompit donc, et il ajouta sans transition :

— Pour ma part, je serais bien heureux d'y finir ma vie.

Aux dernières paroles de Bois-Rosé, Pepe fit entendre une toux formidable.

Fabian croyait avoir mal entendu.

— Alors, reprit-il, la vie des déserts a donc perdu ces charmes que vous vantiez ?

— Hum ! répliqua Bois-Rosé, ce serait une belle vie, si ce n'est qu'on y est exposé à mourir tantôt de soif, tantôt de faim, ou bien par le couteau des Indiens, qui ne vous arrachent jamais la vie sans vous arracher en même temps la chevelure.

La toux de Pepe sembla prendre un caractère convulsif.

— Ce n'est pas là pourtant ce que je vous ai entendu dire si souvent, répondit Fabian étonné.

— Ne le croyez pas, interrompit brusquement l'ex-carabinier en s'avancant ; le matelot, le chasseur de loutres et de castors préférer le séjour des villes aux libres allures des déserts, allons donc ! Ne voyez-vous pas que c'est une impitoyable comédie que joue là le pauvre Bois-Rosé, qui s'imagine, parce qu'il ne peut vivre sans vous, que ce sera un bien vif plaisir, pour un jeune et brillant seigneur comme vous le serez à Madrid, de passer sa vie en compagnie d'une vieille barbe grise comme lui !

— Pepe ! s'écria le colosse d'une voix tonnante en se dressant comme un chêne qui surgirait de terre.

— Je parlerai malgré vous ! s'écria l'Espagnol.

Puis, s'adressant à Fabian.

— Bois-Rosé aller s'enfermer dans une ville, dans la cage de pierre d'une maison ! c'est impossible. Il veut vous tromper sans pouvoir se tromper lui-même ! Le malheureux ! Il sait bien qu'il en mourrait. Savez-vous ce qu'il lui faut ? C'est l'immensité devant lui, c'est marcher comme le soleil, c'est-à-dire sans que rien l'arrête. Il a besoin, pour ses vastes poumons, de l'air du désert imprégné de parfums sauvages, chargé parfois des hurlements des Indiens. Non, non, continua l'Espagnol, le vieux lion ne saurait mourir sur sa litière comme un mulet fourbu.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura le Canadien en gémissant ; mais sa main fermerait du moins mes yeux !

Et le vieillard, dans l'angoisse de son cœur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Et moi, donc ! s'écria Pepe, touché de cette douleur silencieuse, ne suis-je pas là, moi qui depuis dix ans n'ai cessé de vous aimer aussi comme un frère, moi qui depuis dix ans ai combattu et souffert avec vous ?

Et il secouait rudement la main du chasseur, qui pendait le long de son corps. Fabian vint à son aide :

— Écoutez, dit-il, écouter tous deux. J'ai trop présumé de ma force morale, continua-t-il ; j'ai cru pouvoir mener de front le soin de ma vengeance et celui de mon ambition. Ma vengeance est satisfaite et mon ambition s'est éteinte. La nuit et la solitude m'ont porté conseil, et j'ai profité d'un exemple terrible. Le grand seigneur est venu mourir ici d'une mort obscure ; le bandit cupide a trouvé son tombeau près des trésors qu'il convoitait. Que leur reste-t-il à l'un et à l'autre ?

Le vieillard leva sur Fabian un œil où l'attendrissement se mêlait à une douce surprise. Il commençait à comprendre, sans oser espérer encore.

— Continuez, dit-il d'une voix tremblante.

— La richesse, reprit Fabian, je m'en aperçois, n'a de valeur qu'à raison des sueurs qu'elle a coûtées et de quel prix l'aurai-je payée ? Je n'ai pas vécu avec vous sans reconnaître toute la sagesse de vos leçons ; cet or me paraît odieux, car j'aurais versé le sang pour profiter de la dépouille des morts ; je n'y toucherais pas.

— Mon enfance, dites-vous, a été entourée de luxe ; je l'ai oublié, je ne me souviens que des jours de ma rude et laborieuse jeunesse. Je suis seul de ma race, libre de mes actions, et j'ai déjà, bien jeune encore, à oublier les morts et les vivants. Oh ! mon père, oh ! mon ami, c'est moi qui vous demande comme une faveur de rester près de vous dans ces déserts, de partager vos dangers et de m'associer à cette vie d'indépendance que nulle autre ne saurait remplacer. Dites, Bois-Rosé, dites, Pepe, le voulez-vous ?

— Corbleu ! si je le veux, répondit l'ex-carabinier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre terrible pour cacher son émotion.